



Nous vîmes la fumée s'élever au loin, au-dessus des villages. (Page 358.)

— La proposition, monsieur, est magnifique, et me comble d'honneur.

— Sa Majesté, se hâta de dire le négociateur orgueilleux qui comptait sur une acception d'enthousiasme, Sa Majesté le roi d'Espagne ne se propose de soumettre à Votre Majesté qu'une seule condition.

— Ah ! une condition, dit Henri, c'est trop juste ; voyons la condition.

— En aidant Votre Majesté contre les princes lorrains, c'est-à-dire en ouvrant le chemin du trône à Votre Majesté, mon maître désirerait se faciliter, par votre alliance, un moyen de garder les Flandres, auxquelles monseigneur le duc d'Anjou mord, à cette heure, à pleines dents. Votre Majesté comprend bien que c'est toute préférence donnée à elle par mon maître sur les princes lorrains, puisque MM. de Guise, ses alliés naturels comme princes catholiques, font tout seuls un parti contre M. le duc d'Anjou, en Flandre. Or, voici la condition, la seule ; elle est raisonnable et douce : Sa Majesté le roi d'Espagne s'alliera à vous par un double mariage ; il vous aidera à..... (l'ambassadeur chercha un instant le mot propre), à succéder au roi de France, et vous lui garantirez les Flandres. Je puis donc maintenant, connaissant la sagesse de Votre Majesté, regarder ma négociation comme heureusement accomplie.

Un silence, plus profond encore que le premier succéda à ces paroles, afin, sans doute, de laisser arriver dans toute sa puissance la réponse que l'ange exterminateur attendait pour frapper çà ou là, sur la France ou sur l'Espagne.

Henri de Navarre fit trois ou quatre pas dans son cabinet.

— Ainsi donc, monsieur, dit-il enfin, voilà la réponse que vous êtes chargé de m'apporter ?

— Oui, sire.

— Rien autre chose avec ?

— Rien autre chose.

— Eh bien ! dit Henri, je refuse l'offre de Sa Majesté le roi d'Espagne.

— Vous refusez la main de l'infantel s'écria l'Espagnol, avec un saisissement pareil à celui que cause la douleur d'une blessure à laquelle on ne s'attend pas.

(La suite au prochain numéro.)

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR
LE CAPITAINE MAYNE-REID,

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU.

XXXIV

LA MONTAGNE D'OR.

Après une marche si pénible, il était nécessaire de faire une halte plus longue que d'habitude. Nous restâmes près de l'arroyo tout le jour et toute la nuit suivante. Mais les chasseurs avaient hâte de boire les eaux du Prieto lui-même ; le lendemain matin, nous levâmes le camp et primes notre direction vers cette rivière. A midi, nous étions sur ses bords.

C'était une singulière rivière, traversant une région de montagnes morne, arides et désolées. Le courant s'était frayé son chemin à travers ces montagnes, y creusant plusieurs canons, et roulait ses flots dans un lit presque partout inaccessible. Elle paraissait noire et sombre. Où donc étaient les sables d'or ?

Après avoir suivi ses bords pendant quelque temps, nous nous arrêtâmes à un endroit où l'on pouvait gagner la rive. Les chasseurs, sans s'occuper d'autre chose, franchirent promptement les rochers et descendirent vers l'eau. C'est à peine s'ils prirent le temps de

boire. Ils fouillèrent dans les interstices des rochers tombés des hauteurs ; ils ramassèrent le sable avec leurs mains et se mirent à le laver dans leurs tasses ; ils attaquèrent les roches quartzes à coups de tomahawk et en écrasèrent les fragments entre deux grosses pierres. Ils ne trouvèrent pas une parcelle d'or.

Ils avaient pris la rivière trop haut, ou bien l'Eldorado se trouvait encore plus au nord.

Harassés, baignés de sueur, furieux, jurant et grognant, ils obéirent à l'ordre de marcher en avant.

Nous suivîmes le cours du fleuve et nous nous arrêtâmes, pour la nuit, à une autre place où l'eau était accessible pour nos animaux.

Là, les chasseurs cherchèrent encore de l'or, et n'en trouvèrent pas plus qu'auparavant. La contrée aurifère était au-dessous, ils n'en doutaient plus. Le chef les avait conduits par le San Carlos pour les en détourner, craignant que la recherche de l'or ne retardât la marche. Il n'avait nul souci de leurs intérêts. Il ne pensait qu'au but particulier qu'il voulait atteindre. Ils s'en retourneraient aussi pauvres qu'ils étaient venus, ça lui était bien égal. Jamais ils ne retrouveraient une occasion pareille.

Tels étaient les murmures entremêlés de jurements.

Seguin n'entendait rien, ou feignait de ne pas entendre. Il avait un de ces caractères qui savent tout supporter, jusqu'à ce que le moment favorable pour agir se présente. Il était naturellement emporté, comme tous les créoles ; mais le temps et l'adversité avaient amené son caractère à un calme et à un sang-froid qui convenaient admirablement au chef d'une semblable troupe. Quand il se décidait à agir, il devenait, comme on dit dans l'Ouest, un homme dangereux, et les chasseurs de scalps savaient cela. Pour l'instant, il ne prenait pas garde à leurs murmures.